

andré ducret

Pierre Verdrager (2001), *Le sens critique. La réception de Nathalie Sarraute par la presse*, Paris, L'Harmattan, coll. «Logiques sociales», 266 p.

Le titre de cet ouvrage laisse d'emblée espérer d'heureuses découvertes, ce qui ne manque pas d'être le cas malgré quelques redites et autres pesanteurs dues à son origine : une thèse de doctorat, avec ses repentirs et ses méandres¹. Deux principes guident l'analyse : d'une part, le principe de symétrie qui suppose qu'on s'intéresse autant aux réussites qu'aux échecs littéraires et, surtout, autant aux propos élogieux qu'aux critiques parfois féroces. D'autre part, le principe de neutralité axiologique, qui interdit au chercheur de prendre parti en contribuant peu ou prou à construire - ou à déconstruire - la valeur de l'œuvre comme la réputation de son auteur. Une fois ce point de vue adopté, l'intérêt de s'immerger dans la controverse afin d'en restituer les termes ne fait aucun doute ainsi que l'affirmait déjà Max Weber en 1917. Admirateurs et contempteurs de Nathalie Sarraute se disputent son œuvre et sa personne. Plutôt que de distribuer les bons points ou les mauvaises notes, le sociologue s'efforcera de mettre en lumière à quelles logiques obéissent leurs discours ; il se fera l'interprète de leurs interprétations, celui qui observe, décrit, voire explique, sinon les motifs qui les animent, du moins les arguments qu'ils invoquent à l'appui de leur plaidoyer ou de leur réquisitoire.

Le choix de mettre entre parenthèses, au moins à titre provisoire, toute interrogation sur les conditions dans lesquelles tel ou tel jugement de valeur a pu être formulé, surprendra le lecteur habitué au va-et-vient entre position et dispositions. A dire vrai, il s'agit moins d'un divorce que d'un pas de côté par rapport à la sociologie dominante, une séparation à l'essai en vue d'examiner de plus près les modalités de la croyance, les investissements consentis et autres affects mobilisés. Aussi le projet de ce livre est-il explicitement de décrire et non de démystifier *l'illusio*. Quant au corpus d'enquête, il est formé d'articles de presse de toutes sortes conservés pour l'essentiel dans les archives des Editions Gallimard ainsi que dans certaines collections publiques parisiennes (telles que la Bibliothèque Nationale de France et la Bibliothèque Publique d'Information). Là encore, la mise à plat des sources utilisées a pour

conséquence d'effacer leur poids respectif dans la réception de Nathalie Sarraute. Mais l'objet de cette recherche est autre et sa visée, une «description anthropologique des régimes évaluatifs et des cadres organisant la perception des phénomènes littéraires» (p. 18) plutôt qu'une sociologie du champ littéraire, de ses enjeux et de ses agents.

Mais avant de passer à cette description, il convient de revenir sur la façon dont la naissance du Nouveau Roman à la fin des années cinquante est mise en scène par ses protagonistes, auteurs, éditeur et critiques. Car la polémique fait rage d'emblée : qu'apporte-t-il de neuf, ce soi-disant «nouveau» roman ? Qui s'en réclame au juste et qu'ont en commun ces auteurs ? Une véritable rupture ou son simulacre ? Une «matrice de controverses» (p. 24) se met alors en place au sein de laquelle Nathalie Sarraute occupe une place singulière qu'elle défend en insistant sur le fait que son texte ne peut être traduit, non seulement en langue étrangère, mais encore sous toute autre forme, qu'il s'agisse de le résumer, de le raconter, de l'expliquer, ou encore de l'adapter au théâtre ou au cinéma. L'impossible traduction ainsi revendiquée est un marqueur de singularité en même temps qu'une incitation à la controverse. Tel est aussi le cas de l'irréductibilité proclamée de la fiction à la théorie ou au commentaire : le texte se suffit à lui-même, il est irremplaçable comme le devient, du même coup, son auteur.

Dans ce qui constitue à notre avis l'une des parties les plus stimulantes de son livre, Pierre Verdrager montre comment, de son vivant, l'écrivain s'efforce de contrôler les modalités selon lesquelles elle entend être reçue. Une «incessante lutte de placement» (p.49) la voit ainsi combattre pour s'assurer une singularité à la fois textuelle et personnelle sans équivalent dans la littérature d'aujourd'hui comme d'hier. Incomparable, elle veut être la première, et les réactions qu'engendre cette ambition ne tardent pas à s'inscrire, en gros, dans deux régimes de valeur : le régime de volition et le régime d'inspiration, - deux types construits à partir du matériel empirique réuni et qui ont pour critère de démarcation la volonté. Dans l'un, cette dernière s'avère pri-

¹ Cf. le récit qu'en fait l'auteur sous le titre «La thèse au jour le jour : sociographie d'une recherche dans «Carnets de Bord», 1, 2001, 17-26.

notes de lecture

mordiale dès lors qu'elle sert de référence à toute une série de commentaires positifs tandis que, dans l'autre, elle est plutôt vue comme l'indice d'une difficulté à créer par manque d'inspiration. Selon les réponses données à une série de questions, on définira lequel de ces deux régimes est convoqué : l'auteur doit-il être considéré, à la façon du poète romantique ou surréaliste, comme un médium ou, à l'opposé, comme un sujet responsable en pleine conscience de ce qu'il écrit ? Le travail régulier et obstiné auquel il s'astreint est-il la clef du succès littéraire ou trahit-il un défaut d'imagination ? Une certaine aisance d'écriture constitue-t-elle un oreiller de paresse ou, à l'inverse, la marque du génie ? L'humilité de l'écrivain est-elle sagesse ou timidité ? Et ses qualités, plutôt masculines car fondées sur la précision, la concentration, l'esprit, ou alors féminines - autrement dit, négatives - parce que fleurant bon la dispersion, l'effusion, le corps et ses émois ? Ce sont là autant d'indicateurs à l'aide desquels on classera tel ou tel propos dans l'un ou l'autre des deux régimes de valeur. Mais attention, la même personne peut s'inscrire tour à tour dans chacun d'eux selon les situations qu'elle rencontre. Nul n'est par conséquent assigné à résidence, ce qui complique la tâche du sociologue - ou, si l'on préfère, de l'anthropologue.

L'espace de la controverse ainsi balisé, il reste à le parcourir, à commencer par ses débuts. Car avant même de décider de la qualité d'écriture de Nathalie Sarraute, la question se pose de savoir si elle est ou non un écrivain et si elle produit des romans, et pas autre chose. Catégoriser, c'est valoriser, et il n'est pas toujours possible de distinguer entre fait et valeur, surtout quand il s'agit de littérature. D'un sociologue, on murmurerait pour le disqualifier qu'il n'est pas un sociologue, mais à l'inverse, le dire tel renvoie - au mieux ! - à l'exercice d'une profession parmi d'autres. En revanche, affirmer d'un auteur qu'il est un écrivain revient à lui prêter, a priori, certaines qualités. Comprendre l'incompréhension qu'a très tôt rencontrée l'œuvre de Nathalie Sarraute s'avère donc nécessaire si l'on veut saisir la suite. Ainsi ses textes ont-ils d'abord été disqualifiés parce que dépourvus de beauté, trichant avec la vérité, par trop ambitieux et incapables de procurer du plaisir au lecteur. Des critiques en ont fait le résultat d'un ensemble de recettes ou de procédés littéraires faciles à repérer. Pour d'autres, il ne s'agirait là que

de l'application d'une théorie préalablement formulée, voire de la maladroite expression d'idées philosophiques ou politiques que l'auteur aurait été incapable de développer selon les règles d'argumentation propres à ces domaines, de toute façon hors de sa compétence. Enfin, plus brutal encore, cette écriture serait tout simplement inintelligible et ne mériterait pas qu'on lui consacre la moindre attention.

Accusée d'élitisme, de snobisme, de parisianisme, Nathalie Sarraute n'aura laissé personne indifférent. Les uns verront en elle l'égérie d'un clan d'initiés tandis que les autres dénonceront la banalité de sa démarche sur le mode du « tout le monde peut en faire autant », - une opération que Nathalie Heinich, vis-à-vis de laquelle Verdrager ne cache pas sa dette², nomme « réduction au général », aussi disqualifiante que peut l'être celle au particulier. Contrairement aux prétentions affichées par les tenants du Nouveau Roman, il n'y aurait rien de neuf sous le soleil, seuls les naïfs se laissant prendre par la publicité faite autour du phénomène comme d'autres se font avoir par ce qu'on nomme l'« art contemporain ». Mais s'il s'avère fécond de décortiquer les dispositifs qui visent à discréditer l'œuvre et son auteur, encore faut-il distribuer l'ensemble de ces critiques entre régime d'inspiration et régime de volition afin de dégager la logique à laquelle obéissent aussi bien le rejet que l'admiration.

Entremêlant extraits de presse et commentaire personnel, Pierre Verdrager distingue d'abord diverses manières de s'en prendre à Nathalie Sarraute en régime d'inspiration. Ses textes, disent les détracteurs, secrètent l'ennui au lieu de distraire le lecteur. Une littérature qui fait retour sur soi, non seulement pêche par excès de réflexion, mais encore conduit au nombrilisme : « Le contrôle de soi est une preuve de petitesse qui montre qu'on est dépourvu de cette compétence supérieure, irréductible à tout travail et à tout apprentissage standardisé qu'est le talent » (p. 129). Quant au refus de donner un nom à ses personnages, il serait la preuve d'un anti-humanisme et d'une vision déterministe du monde. Au fond, Sarraute n'a de cesse de nous faire la leçon et, d'ailleurs, on la lit comme on fait ses devoirs.

² *De son propre aveu, la lecture de « La gloire de van Gogh. Essai d'anthropologie de l'admiration » (1991), Paris, Minuit, notamment, l'a fortement marqué et décidé de l'orientation donnée à sa recherche.*

notes de lecture

Aucune communion n'est plus concevable entre auteur et lecteur pas plus que ce dernier ne peut s'identifier avec tel ou tel personnage du roman. En définitive, cette littérature est creuse, muette, elle ne raconte rien et, par conséquent, elle ne vaut rien. Aussi ne reste-t-il plus qu'à s'en moquer comme s'y essaient d'ailleurs certains critiques sur le mode de la parodie.

Par contre, pour ceux aux yeux desquels le texte et son auteur sont admirables, d'autres arguments prévalent. Si «l'inscription en régime d'inspiration invitait à pleurer les dépouilles de la littérature assassinée, l'inscription en régime de volition invite à admirer le dépouillement de la littérature purifiée» (p. 144). Cette pureté d'écriture dans laquelle les détracteurs voyaient la fin du roman, les thuriféraires l'exaltent en tant qu'effort pour rejoindre l'essence même de la littérature. Parallèlement, notons-le, les débats qui, dans les années cinquante, opposèrent les tenants de l'abstraction à ceux de la figuration en peinture furent marqués par une virulence dont on a trop souvent perdu le goût aujourd'hui. Les références à la peinture, au demeurant, ne manquent pas chez certains critiques, qui tantôt qualifient d'impressionniste ou de pointilliste le style de Sarraute, tantôt comparent sa quête d'absolu à celle des adeptes du monochrome, en particulier du carré blanc sur fond blanc, une couleur qui de tout temps fut symbole de pureté. La concision du propos et la justesse poétique sont également saluées comme des qualités de l'œuvre, ce bijou ciselé avec patience par une orfèvre de la littérature. Si ses textes sont rares, c'est qu'elle prend le temps de les écrire, comme elle l'indique elle-même, et comme ses admirateurs la croient.

Lenteur de l'écriture et persévérance dans l'effort sont là pour garantir que cette œuvre durera ; elles en font le caractère original, unique comme l'est Nathalie Sarraute, auteur inclassable qui échappe à toutes les étiquettes tant elle cumule de qualités parfois contradictoires. Autant de compétences réunies en une seule personne ne peuvent que déboucher sur un chef-d'œuvre. Du reste, il est aussi légitime de l'admirer en se plaçant en régime d'inspiration ainsi que le font ces critiques qui louent sa sensibilité, son audace, et même son génie. Les voies qu'elle dessine, les risques qu'elle prend, les épreuves qu'elle affronte dans son combat avec - et pour - la langue en font un personnage hors du commun, un modèle

de vertu. Mais, souligne Verdrager, les controverses ne durent pas éternellement, et il appartient aussi au chercheur de montrer comment elles se terminent, à savoir ici comment s'établit peu à peu un consensus sur la valeur de Nathalie Sarraute, car «c'est seulement en passant par l'acquiescement de la dette contractée dans le rejet du grand écrivain que peut s'accomplir de manière détendue l'hommage rendu à l'auteur excellent» (p. 195).

Pour que l'unanimité se fasse, il faut ainsi que se généralise le sentiment d'avoir raté le coche pour ne pas avoir perçu tout de suite à qui l'on avait affaire. Tour à tour sa famille, le monde de l'édition, celui de la critique et, pour terminer, le grand public auraient ignoré Nathalie Sarraute en installant autour de son œuvre une conspiration du silence qu'il aura fallu briser afin qu'elle soit enfin reconnue. L'examen précis des faits dément toutefois l'idée d'un tel retard puisque les comptes rendus et autres articles élogieux sont nombreux dès son apparition dans le champ littéraire. A la parution de son cinquième roman, en 1968, la cause est entendue et la controverse, close, puisqu'il est inutile désormais, pour certains critiques, d'en dire du bien. D'une manière plus générale, Pierre Verdrager développe plusieurs observations suggestives à propos de la critique et du sentiment d'insécurité dans laquelle elle baigne, partagée entre la crainte de manquer l'œuvre qui compte et celle de s'enflammer pour une œuvre dont la postérité rendra visible la médiocrité. Il met aussi en évidence la manière dont l'écrivain devient un «classique» contre lequel le fait de s'élever peut dès lors coûter très cher. Ces «opérateurs d'objectivité» (p. 208) que sont les rééditions, les traductions à l'étranger, les expositions, les rétrospectives, ou encore - et surtout - la présence dans les manuels scolaires font aujourd'hui la gloire de Nathalie Sarraute, son *aura* et, définitive, sa reconnaissance. On l'aura compris, la contribution de Pierre Verdrager à la sociologie des arts, notamment aux études de réception, donne à voir, selon nous, beaucoup de travail et pas moins d'inspiration. De ce jeune chercheur, il ne reste plus qu'à attendre les travaux qui confirmeront un talent auquel la communauté des savants ne devrait pas rester insensible, du moins le croyons-nous.

André Ducret
Andre.Ducret@socio.unige.ch